

ROGER CAILLOIS

PONCE
PILATE

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE MYTHE ET L'HOMME (« Folio essais », n° 56. *Préface de l'auteur*, 1972).

LES IMPOSTURES DE LA POÉSIE.

LE ROCHER DE SISYPHE.

CIRCONSTANCIELLES.

BABEL.

BABEL *précédé de* VOCABULAIRE ESTHÉTIQUE
(« Folio essais », n° 290. *Préface de l'auteur*, 1978).

L'HOMME ET LE SACRÉ (« Folio essais », n° 84. *Édition augmentée de trois appendices sur le sexe, le jeu, la guerre dans leurs rapports avec le sacré*).

LES JEUX ET LES HOMMES. *Le masque et le vertige*
(« Folio essais », n° 184. *Édition revue et augmentée*).

DESCRIPTION DU MARXISME (*repris dans APPROCHES DE L'IMAGINAIRE*).

POÉTIQUE DE SAINT-JOHN PERSE.

L'INCERTITUDE QUI VIENT DES RÊVES (« Idée », n° 488).

ART POÉTIQUE.

MÉDUSE ET COMPAGNIE.

Suite des œuvres de l'auteur en fin de volume.

PONCE PILATE

ROGER CAILLOIS

Ponce Pilate

RÉCIT

nrf

GALLIMARD

© 1961 Éditions Gallimard.

Extrait de la publication

ALENAE NON ALIENAE

CHAPITRE I

Les prêtres.

A l'aube, Pilate fut averti presque en même temps de l'arrestation de Jésus et de la présence d'Anne et de Caïphe qui demandaient à l'entretenir d'urgence, mais hors du prétoire, puisque leur religion leur interdisait de contracter la moindre souillure un jour saint. Pilate, qui occupait sa charge depuis plusieurs années, n'en continuait pas moins d'être exaspéré par de pareilles prétentions. Il était pourtant contraint d'y céder. Ses ennuis les plus graves étaient venus de pareils conflits avec le fanatisme de la population. Dans l'affaire des enseignes

il avait finalement cédé. Dans celle de l'aqueduc, il avait tenu bon, mais il y avait eu des morts et des blessés. Récemment, quand les Juifs avaient voulu qu'il retirât les boucliers portant le nom de César de l'ancien palais d'Hérode où il les avait fait suspendre, il avait recouru à la force d'inertie. Les Juifs s'étaient plaints à Tibère et l'Empereur avait désavoué Pilate qui, la mort dans l'âme, avait dû enlever les emblèmes litigieux. Pilate était demeuré blessé par cette décision. Il avait voulu afficher sur les murs de sa résidence la souveraineté de César et César, écoutant les doléances de la population soumise plutôt que de soutenir son représentant, lui avait commandé de faire disparaître des murs, avec son propre nom, la marque de la puissance romaine.

Les instructions de Rome étaient formelles : respecter autant que possible

les croyances et les coutumes indigènes. Pilate voyait là une sorte de démission inexcusable. Instruit par l'expérience, il redoutait que l'incident de la nuit passée lui apportât à la fin une nouvelle humiliation. En tout cas, il lui était pénible et il lui paraissait grotesque d'accepter que des vaincus, fussent-ils prêtres, pussent obliger le représentant de l'Empereur à les recevoir ailleurs que dans les salles où il s'acquittait normalement de ses fonctions. Il s'en voulait de se plier à des fantaisies superstitieuses, dont, à Rome, il ne se serait pas gêné pour railler ouvertement l'équivalent. Ce n'était pas, de sa part, mépris de Romain pour les Orientaux ou de conquérant pour les occupés, mais révolte de philosophe contre la crédulité humaine. A Rome, rien ne l'empêchait de se moquer des augures ou de sourire des interdits séculaires pesant sur le flamme de Jupiter.

Dans ces conditions, il supportait mal de ne pouvoir traiter, à Jérusalem, la religion juive avec la même désinvolture qu'il faisait, à Rome, la religion romaine. Cette servitude politique l'indignait. En outre, représentant de Tibère, il incarnait évidemment l'ordre, la raison et la loi, la justice et le pouvoir. Il souffrait que les directives reçues fussent absurdes au point que, pour éviter les heurts, qui d'ailleurs ne pouvaient manquer de se produire de temps en temps, il dût consentir à des simagrées. Si Rome apportait la civilisation et la paix, il était indigne d'elle que, par opportunisme, elle s'inclinât devant chaque usage imbécile. Mieux valait dans ce cas être resté dans l'enceinte des Sept Collines et n'avoir jamais conquis ni l'Italie ni le monde.

Amer et résigné, Pilate fit dire aux délégués du Sanhédrin qu'il les rejoin-

drait sans tarder. Puis il écouta le rapport sur l'échauffourée de la veille, où il trouva de nouveaux sujets de mécontentement. Il suspectait dès l'abord cette troupe disparate armée de glaives et bâtons, éclairée de torches et de lanternes, allant sans mandat et la nuit s'emparer d'un prédicateur qui n'était pas régulièrement inculpé. Avait-on voulu par hasard le placer devant le fait accompli ? Encore s'il s'agissait d'une rixe fortuite, d'une bagarre impromptue, comme la nervosité de la populace en provoque fréquemment. Mais le complot paraissait clair. La présence si matinale d'Anne et de Caïphe dénonçait assez les auteurs de la machination.

D'autre part, Pilate s'était fait depuis longtemps expliquer le sens du mot Messie et ce n'était pas la première fois qu'il entendait parler de celui-ci. Il avait son opinion sur le problème. La chose

lui paraissait en soi extravagante, mais les messies ne tombaient assurément pas sous le coup des lois romaines. Il estimait même que c'était bien la faute des Juifs, si périodiquement un exalté se proclamait le Messie. Ils ne cessaient de parler de lui et d'attendre sa venue. De toute évidence, un tel espoir entretenait une tentation permanente tant pour les imposteurs que pour les illuminés de bonne foi. En outre, à quels indices devait-on reconnaître le vrai Messie ? Aucun critère précis n'était prévu pour le distinguer des candidats suspects ou indésirables. Comment, dans ce cas, les Juifs ne se seraient-ils pas trouvés embarrassés chaque fois qu'un simple d'esprit ou un habile homme, se donnant pour l'Oint du Seigneur, s'avisait de reprocher aux riches leur opulence, aux prêtres leur fourberie ? Pilate pensait alors avec une indulgence subite aux

procédures qui présidaient au choix des flamines ou à l'intronisation du Grand Pontife. Superstitions pour superstitions, il préférait décidément les mieux réglées, celles qui laissaient le moins de place à l'arbitraire, à la confusion et aux mauvaises querelles.

Il haussa les épaules et écouta avec amusement les parties pittoresques de la relation : l'histoire de l'oreille coupée par Simon Pierre et recollée par miracle, l'allusion aux douze légions d'anges qu'on prétendait que le Messie pouvait faire descendre du ciel sur-le-champ. Pilate, heureux de retrouver un folklore qui lui était devenu familier depuis qu'il était en poste en Judée, sentit fondre son inquiétude. Il comprenait qu'il ne valait pas la peine de s'alarmer outre mesure. L'affaire, toute de routine, serait sans doute réglée rapidement au cours d'un bref colloque avec Anne et Caïphe.

Sur ce point, Pilate se faisait des illusions. C'est qu'il n'était pas un fonctionnaire zélé. Il était optimiste par paresse, alors qu'il convient à l'homme politique de l'être seulement par calcul, ou plutôt de feindre de l'être, pour écarter d'emblée les difficultés inutiles ou pour essayer de hâter la solution des problèmes. L'optimisme chez Pilate n'était pas tactique, mais issu spontanément de son horreur des complications.

Dans un déambulatoire, hors de l'enceinte du tribunal et des bureaux, le Procureur, détendu et presque désinvolte, salua d'abord Anne, qui n'avait cependant aucun titre officiel, puis, paraissant s'apercevoir de la présence de Caïphe, lui adressa du bout des lèvres une banale formule de bienvenue. Cet ordre de préséance, qui donnait à Anne la première place, avait pour but de placer l'entretien sur un plan en quelque

ROGER CAILLOIS

Ponce Pilate

Le récit raconte vingt-quatre heures de la vie de Ponce Pilate, entre l'arrestation de Jésus et la décision qu'il est conduit à prendre comme représentant de Tibère. Tout et tous lui conseillent de laisser crucifier Jésus : son caractère, sa carrière, l'opinion publique, les prêtres du Sanhédrin, ses propres adjoints politiques ou militaires, l'incompréhensible Judas qui trahit pour assurer l'accomplissement des Écritures, enfin un étrange personnage qui ne croit pas aux dieux, mais à la nécessité permanente qui fait que sans cesse les hommes imaginent des dieux. C'est le Chaldéen Mardouk. Dans une sorte de vision, il conjecture, avec une infailibilité qui tient du prodige, de nombreux détails de l'histoire entière du monde, telle qu'elle aura lieu si le Prophète est crucifié. Mais Pilate résiste. Il a sa fierté, le sentiment de son indépendance, comme il a sa lâcheté. Il ne peut se débarrasser ni de l'une ni de l'autre. La nécessité du choix l'empêche de dormir. À l'aube, sa décision est prise. Il libérera le Messie, même au prix d'une émeute. Il le libère, en effet. Le Sauveur est sauvé par le courage inattendu d'un fonctionnaire romain, connu cependant pour sa prudence, sinon pour sa faiblesse. De sorte que Jésus vit jusqu'à un âge avancé, qu'il n'y a pas de christianisme et que presque aucun des événements présumés par Mardouk ne se produit.



9 782070 211562



61-X A 21156 ISBN 2-07-021156-8

Extrait de la publication